et si, ce temps écoulé, Williго n'a pas reparu, ce sera pour moi un signe évident que mes appréhensions sont justifiées et que nous ne le reverrons jamais ; nous agirons alors en conséquence.

—Si vous voulez bien le permettre, je m'en vais utiliser ce temps en prenant un peu de repos.

—A votre aise, mon cher Olivier, voilà plusieurs nuits que nous ne dormons guère, et vous n'êtes pas encore familiarisé avec la vie du Buisson australien.

Le jeune homme s'enveloppa dans son manteau et s'étendit sur le sol, la tête appuyée sur un quartier de roche ; il n'avait pas pris la position horizontale que déjà il dormait.

John Gilping, sous le fallacieux prétexte que l'eau des geysers pouvait contenir des principes délétères, avait vidé un flacon de gin en déjeunant ; puis, pour remplacer le café absent, il avait débouché une bouteille de brandy (prononcez cognac) à laquelle il avait donné de si fréquentes accolades qu'il en avait oublié ses psaumes et sa clarinette. Il avait fini par s'allonger auprès de Pacific et ronflait avec un bruit de soufflet de forge qui n'était rien moins que mélodieux.

Le brave homme avait, du reste, l'habitude toute nationale de s'endormir chaque soir dans le même état de béatitude ; il entremêlait les versets des psaumes et les petits verres, et finissait ordinairement par être ravi, lui aussi, au septième ciel, où il voyait les choses les plus miraculeuses ; il rêvait, sous la bienfaisante influence du whisky, qu'il était assis à la droite de l'Eternel transformé en archange, pendant que les Amalécites, les pharisiens, les papistes et autres mécréants s'en allaient brûler dans la chaudière de Belzébuth.

La demi-heure de grâce que le Canadien s'était donnée, avant de continuer cette course aventureuse dans le kra-fenoua, était écoulée depuis longtemps, lorsqu'il songea à éveiller son ami : ce dernier dormait d'un sommeil si paisible, qu'il s'en voulait presque de l'arracher à son bienfaisant repos ; mais l'heure pressait.

Williго n'avait point reparu, et il était temps de sortir d'une situation si pénible pour tous. Il appela Laurent pour le prier d'éveiller son jeune maître.

Ce dernier n'avait point fermé les paupières une seule minute ; le fidèle serviteur ne pensait qu'à son maître ; ses yeux se mouillaient de larmes en voyant le jeune comte d'Entraygnes, habitué à une vie de confort et d'élégance, misérablement couché sur la dure, au fond d'une caverne australienne. Il eût volontiers, en ce moment, donné sa vie pour procurer à son maître cette fortune qu'il était venu chercher si loin de son pays, et sans laquelle il ne pouvait lutter contre ses invisibles et irrésistibles ennemis.

—A quoi songez-vous donc, Laurent ? lui dit le Canadien ; je vous observe depuis une heure et vous avez l'air d'être sous le coup d'une violente émotion.

—Ah ! monsieur Dick, répondit le brave homme en montrant Olivier qui dormait profondément, je l'ai bercé tout petit entre mes bras, j'ai surveillé ses premiers jeux.... et voir aujourd'hui l'héritier des Lauraguais, un des premiers noms de France, dans cette situation ?.... Non, voyez-vous, cela me fend le cœur !

—Votre maître, exclama le Canadien d'un ton qui fit vibrer tous les échos de la crypte souterraine, est un Lauraguais d'Entraygnes ?

—Le dernier du nom, M. Dick, fit Laurent avec orgueil.

—Ah ! pourquoi m'a-t-il caché son nom ? Il ne serait pas en ce moment dans cette position misérable. J'aurais fait appel, pour le garder et le conduire au *placer*, à mes amis les bush rangers canadiens, et ensemble nous eussions défié tous les batteurs du Buisson et tous les indigènes d'Australie. Ah ! jour de malheur ! moi qui ai cru avoir affaire à quelque jeune Français aventureux venu simplement en Australie pour chercher fortune ! Un Lauraguais d'Entraygues ! Combien vous êtes coupable, monsieur Laurent, de ne me l'avoir pas dit !

—Il me l'avait défendu, M. Dick, il me l'avait défendu ; ce n'est que dans l'excès de ma douleur....

—Vous ne saviez donc pas.... mais non, vous ne pouviez pas savoir, interrompit le Canadien au comble de l'émotion. Ecoutez-moi, Laurent, et vous saurez pourquoi ma vie et tout ce que je possède appartiennent à votre jeune maître qui, à partir d'aujourd'hui, va devenir le mien. Nous serons deux à l'aimer, à le servir, à le protéger, à veiller sur lui, et, je vous le jure, je le ferai riche à donner le vertige, riche à acheter un trône.... Ecoutez.

" C'était en 1780, pendant la guerre de l'Indépendance de l'Amérique ; mon père, d'origine française, comme la plupart des Canadiens, s'était enrôlé dans le corps d'armée commandé par Lafayette sous les ordres de Washington ; il était devenu capitaine dans le régiment de Pensylvanie, commandé par le colonel de Lauraguais d'Entraygues....

—Le père de monsieur, exclama Laurent ; il a fait toute la guerre de l'Indépendance, sous Lafayette.

—Or, un soir, continua Dick, le corps de Lafayette poursuivait, l'épée dans les reins, l'armée de Cornwallis, qui fuyait pour se réfugier dans York-Town. Mon père fut pris dans un engagement d'avant-garde par les habits rouges, reconnu comme Canadien, c'est-à-dire sujet britannique, et condamné à être pendu au soleil levant, devant le front des troupes, pour crime de haute trahison, comme si mon père n'eût pas été Français par le cœur et par la naissance. Le colonel de Lauraguais d'Entraygues apprend le fait par des espions et fait le serment de sauver mon père.

" Il demande à Lafayette l'autorisation de tenter le coup de main la nuit même avec son régiment. Lafayette hésite, il craint que cela ne donne lieu à une attaque générale et ne dérange les plans de Washington.

" —J'irai seul ! répond l'héroïque colonel. Je ne puis laisser pendre comme un chien le plus brave capitaine de mon régiment.

" —Allez, Lauraguais, répondit le générale ému, je vous y autorise.... *mais je n'en sais rien*.... Si une action générale s'engage, nous mettrons cela sur le compte d'un retour offensif de l'arrière-garde de Cornwallis.

" Le colonel réunit son régiment, donne ses ordres à voix basse à ses officiers, qui les transmettent de même ; il fait une nuit à ne pas voir le bout de son fusil ; on marchera sans tirer un coup de feu, sans prononcer un mot ; il faut arriver sur les lignes anglaises sans qu'elles s'en doutent. On met sac à terre et on part ; les hommes glissent comme des ombres, étouffant le bruit de leurs pas ; les avant-gardes sont enlevées avant qu'elles aient eu le temps de se reconnaître, et le colonel de Lauraguais arrive sur l'armée anglaise, qu'il surprend endormie. Ce fut de toutes parts un sauve-qui-peut général, les espions conduisent immédiatement le colonel vers une tente érigée en chapelle, où mon père, assisté d'un aumônier qu'on a bien voulu lui accorder, attend la mort avec courage, en songeant à la jeune femme qu'il a laissée là bas et qui pleure en attendant son retour ; déjà il a coupé une mèche de ses cheveux qu'on doit lui remettre, car le jour va paraître, et le moment fatal approche.... quand tout à coup de grands cris éclatent, suivi d'une violente fusillade, et en même temps mon père tombe dans les bras de son chef, qui le premier est arrivé près de lui.

" Mais on ne s'en tient pas là : le régiment, exalté, continue la bataille ; mon père a repris son poste à la tête de sa compagnie, et toute l'armée anglaise fuit honteusement devant une poignée d'hommes ; elle ne s'arrêta que dans les murs de York-Town, où quelques jours après elle devait capituler.

Votre maître est un Lauraguais d'Entraygues.—Page 26, col. 1

" Après la paix, l'armée des nouveaux Etats-Unis fut licenciée, et mon père reprit son premier métier de chasseur et de trappeur, car il aimait la libre existence du coureur des bois ; mais, dès que j'eus l'âge de raison, il ne se passa pas de jour jusqu'à sa mort sans qu'il m'ait répété ces paroles :

" —Dick, si jamais tu rencontres un Lauraguais d'Entraygues, souviens-toi bien, mon garçon, que ta vie lui appartient si elle peut lui être utile.... Vous voyez bien, Laurent, que vous avez eu tort de ne pas m'avoir, dès le premier jour, fait connaître la qualité de votre maître. Au lieu de me laisser aller à mes goûts pour les aventures, j'aurais organisé une véritable expédition ; nous serions allés au *placer* assez nombreux pour défendre notre découverte, et nous chargerions en ce moment des wagons d'or pour votre.... pour notre maître.

—Quels regrets vous me donnez, monsieur Dick !

—Ne vous désolez pas, rien n'est perdu encore ; dès que nous serons sortis d'ici, nous nous rendrons à marches forcées chez les Nagarnooks. Je suis par adoption un enfant de la tribu, nous les aiderons à écraser les Dundarups et, la paix faite, cinq cents guerriers nous accompagneront au placer.

Une fois sur le terrain des confidences, le Canadien voulut connaître tous les événements qui avaient poussé le comte de Lauraguais à s'expatrier, ainsi que les causes de sa ruine, et Laurent lui conta de point en point tous les événements mystérieux de Russie et de Paris, et ne lui cacha point que son jeune maître semblait poursuivi par quelque haine d'autant plus puissante qu'elle était insaisissable, et que ceux qui avaient juré sa perte devaient appartenir à quelque société secrète qui paraisiait posséder des ramifications dans l'Europe entière et dans toutes les classes de la société.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)